

Stoïan Stoïanoff

JOUISSANCES CAROLINGIENNES

Ce que Lacan refusait avec toute l'énergie dont il était capable, c'était le rabaissement de la psychanalyse au rang de succursale de la psychologie générale. Avec l'insuccès que l'on ne peut que constater. De plus, le morcellement de l'institution psychanalytique encourage aujourd'hui la prétention des philosophes à débaucher la psychanalyse aux fins de la mettre au service de la recherche de la vérité. Dont on sait ce que Lacan en pensait. Après-coup, nous voici responsables de ce que nous aurons fait de ce Lieu, de ce topos, de ce 'champ lacanien' où ce qui compte ce n'est pas de satisfaire à la demande mais de reconnaître le désir à l'œuvre dans le réel de la structure. Chose à laquelle Freud était déjà revenu (sur le tard), disant explicitement qu'il s'agit d'obtenir chez l'analysant une mutation d'une position de 'désiré' vers une position de 'désirant'. On est loin du compte.



Carolus Magnus

« Rien n'est incompatible avec la vérité : on pisse, on crache dedans. C'est un lieu de passage, ou pour mieux dire, d'évacuation, du savoir comme du reste. On peut s'y tenir en permanence, et même en raffoler/.../. La vérité est séduction d'abord, et pour vous couillonner. Pour ne pas s'y laisser prendre, il faut être fort. Ce n'est pas votre cas./.../. Ce fantôme que je hèle/.../ on sait comment **un** psychanalyste — pas **le** — s'en tire d'ordinaire ; il en laisse la ficelle, de cette vérité, à celui qui en avait déjà le tracas et qui, à ce titre, devient vraiment son patient, moyennant quoi il s'en soucie comme d'une guigne./.../ Et c'est justement ce qui me fait devoir de les avertir de ne pas aller trop loin, parce que si je l'ai obtenu, c'est de n'avoir pas l'air d'y toucher. Mais c'est justement ce qu'il y a de grave, d'ailleurs bien sûr on feint d'en ressentir quelque terreur. C'est un refus. Mais du refus n'est pas exclue la collaboration. »

Jacques Lacan : Le pouvoir des impossibles, L07,17.6.1970.

Il y a la psychanalyse freudienne, la psychanalyse lacanienne et puis la psychanalyse carolingienne. C'est nouveau, ça vient de sortir. Blague à part, il y a lieu de prendre en compte les positions de Charles Melman telles qu'exposées dans son séminaire de 1985-1986, séminaire intitulé : « Travaux pratiques de clinique psychanalytique [TP] » et qui vient seulement d'être publié. Pourquoi ce retard de plus de quinze années : mystère ? On murmure dans les couloirs de l'institution ALI que Melman serait à présent contesté. Raison de plus pour que j'y aille voir. Aïe, aïe, aïe.

L'affaire étant entendue, à savoir que pour Charles Melman, Jacques Lacan était 'tordu' ([TP] p. 169), il reste à savoir pourquoi et comment lui aussi en vient à utiliser ces expressions qui évoquent l'infini : ∞. Notamment dans ce séminaire de 1985-1986. Car ce huit couché ça fait quand même très

nœud papillon.

Dans le séminaire en question, posons le brutalement : Melman joue un 'coup de dés censé abolir le hasard', formule qui prend à rebrousse-poil celle de Mallarmé. Pour ma part j'ai toujours tenté de distinguer les psychanalystes de droit divin et les autres. Ce qui veut dire qu'il y a des officines qui produisent des psychanalystes porteurs d'un don. Ceci découle de ce que les candidats psychanalystes s'y recrutent d'un certain bord, à savoir, des Orient où la 'parole révélée' prime sur toute autre source de connaissance.

Du coup Melman s'offre le luxe de définir deux modalités de la psychanalyse à partir de l'opposition entre le don et l'échange. Le chapitre qu'il y consacre va de la page 247 à 264, soit 27 pages. Dans le cas du **don** la question de la causalité à œuvre dans l'inconscient se trouve évacuée au profit d'un modèle explicatif qui joue sur la prédestination. Tout est déjà écrit et donc : Inch'Allah !¹ À l'opposé vous avez les tripotages que Lacan inflige au hasard de l'échange (la méiose chromosomique, par exemple) et à la répétition, au point que quelque chose de l'ordre d'une loi puisse émerger.

Mais d'un côté comme de l'autre il s'agit de lire ce qui s'inscrit au fil du discours de l'analysant. Ou alors de se mettre dans le trou du souffleur pour anticiper (vu ce qui a été déjà dit) sur l'imminence d'un dire.

Bref, à ceux qui pensent que Dieu n'existe pas on peut légitimement objecter que ce n'est 'même pas vrai'. C'est de l'ordre de l'indécidable. Comme beaucoup d'autres aujourd'hui, Charles Melman joue dans son séminaire sur le fait qu'il y a de l'indécidable. Ce qui veut dire : 'tu veux savoir si c'est vrai, alors va te faire foutre !' C'est dissuasif alors que Lacan disait : « Scilicet..., si tu veux savoir » ? Ça laissait quelque espoir. Évidemment dans une cure ça se joue dans le registre du *wiederholen* et donc de la répétition et, en fin de compte, sur la probabilité qu'il y ait à un moment donné cessation du comptage, ce que les matheux appellent : le point où la série converge. En ce point la cure touche à sa fin et c'est ce que Freud évoque avec son *endliche*. Mais que se passe-t-il lorsqu'elle traîne à l'infini et que l'on évoque la perspective de l'*unendliche* (c'est-à-dire de la psychanalyse interminable) ? Mathématiquement ça n'a rien d'évident.

Lorsqu'on a deux séries dont l'une part de $1/n$ et l'autre de $1/n^2$: qui d'entre vous pourrait dire ici, au pied levé, laquelle converge et laquelle ne converge pas ? Et quand ça tend vers l'infini, que reste-t-il à conclure ? Lacan a tenté d'évoquer la façon dont les scolastiques se débrouillaient avec ce genre de problème en proposant le paradigme de la distinction entre l'infini actuel et l'infini potentiel, chose que Hegel² évoque à son tour dans sa *Logique*. Sans qu'aucun de ceux qui aujourd'hui se gargarisent de ces termes-là ne semble avoir été au parfum des véritables subtilités de ces positions.

J'ai pointé ailleurs la façon dont les matheux (et surtout les physiciens) se tirent d'affaire lorsqu'ils rencontrent de tels traquenards (notamment par un changement de variable, voire de référentiel), à savoir des termes qui tendent vers l'infini, mais ce n'est pas là mon propos d'aujourd'hui. Il y a lieu d'examiner la manière 'carolingienne' d'utiliser la distinction entre deux infinis : l'un actuel (ou réel), l'autre potentiel (imaginaire). Ah ! L'infini : j'aime ! N'est-ce pas Blaise Pascal qui nous promettait 'une infinité de vies infiniment heureuses' ? Suivons le guide ([TP] » p. 251) :

«... cet **infini potentiel**, évoqué la dernière fois, se prête particulièrement à une abolition de ce qui ferait cause, puisqu'il n'y a plus de frontière

1 ([TP] p.262) : « Une des propositions pour laquelle maître Eckhart /.../ a été mis en difficulté c'est qu'il allait jusqu'à dire que Dieu était contraint au don. »

2 Melman rappelle à deux reprises que pour Hegel ([TP] p.177) : « le temps c'est le concept ».

qui lui ménage sa place. Vous voyez alors le mouvement naturel qui consiste à reporter la fonction de la causalité sur les éléments associés dans la chaîne, présents au même titre que le signe, éléments associés auxquels la responsabilité d'être cause n'est attribuée que parce qu'ils sont connexes avec le signe lui-même, lui sont liés par cette connexité. Dans l'exemple des Stoïciens, c'est une connexité temporelle : il y a cicatrice donc il y a eu blessure, il y a fumée donc il y eu feu, etc./.../. C'est dire que, si cette position se soutient effectivement d'un Autre caractérisé par un **infini potentiel**, on voit bien comment la fonction de la causalité peut se trouver reportée sur un élément associé, proximal dans la chaîne, comment nous nous trouvons dans l'associationnisme. »

Bref : pas de 'pet'sans 'cul'. À côté de cet 'Autre « organisé par un **infini potentiel**, celui qui se supporte du S (A) » précise Melman ([TP] p. 237), et à propos de quoi Lacan parlerait de 'pousse-à-la-femme' ([TP] p. 240), il y a probablement un Autre affecté d'une autre façon. Notons qu'ici il s'agit du signifiant de l'Autre barré S (A), plutôt que de l'Autre barré A comme tel.

Schibboleth de l'analyste, ce 'Che Vuoi ?'³ est une question dont le sens équivaut à son énonciation où le signifiant de l'Autre barré S (A) prend la valeur performative d'un 'crac, boum, hue'. Message qui réveille et qui lève les inhibitions.

Et – puisque Melman nous y invite — reportons-nous en amont, précisément au chapitre intitulé : « Les deux fonctions de l'Autre » où il avait été déjà question d'un **infini potentiel**. Lacan nous ayant prévenus qu'il n'y a pas d'autre de l'Autre, c'est donc avec une certaine inquiétude que nous y allons voir ([TP] » p. 230) :

« Le grand Autre mis en place par le Nom-du-Père est organisé par la limite que constitue l'**infini actuel**. Pour en donner une représentation plus précise, disons que cet infini se trouve symboliser aussi bien l'au-moins-Un que, pourquoi pas ?- l'objet a, pour nous rapprocher de l'aleph \aleph des mathématiciens. Cela veut dire que le jeu permis au signifiant constitutif de ce grand Autre est de pouvoir s'approcher d'aussi près que vous voudrez de cette limite, fut-ce avec crainte et tremblement, mais d'en rester néanmoins toujours séparé par un sigma σ , aussi petit que vous pourrez toujours le concevoir ou imaginer. »

Il est donc un Autre affecté d'une limite inaccessible, ou inatteignable, l'**infini actuel**, au sens où nous en serions toujours séparés d'un chouia⁴, d'un petit sigma : s.

Laissons de côté la référence aux angoisses de Kierkegaard⁵ pour nous concentrer sur le fait que, par opposition à l'**infini actuel**, l'**infini potentiel** serait, lui, atteignable. Voici ce que Charles Melman nous en dit (dans la suite immédiate de ce qui précède) :

« Par contre, l'**infini potentiel** est celui qui s'avère propre à supporter ce grand Autre dont l'étrangeté fait recel à la féminité ; or cet infini potentiel se distingue de n'opposer au jeu des signifiants aucune limite, aucune frontière, aucun bord dont il y aurait à craindre, à redouter quelque approche et cela, quelles que soient la répétition et la hâte des coups. »

Ceci vaut au titre de commentaire du dire de Lacan. Lacan qui disait par ailleurs (L21 11 juin 1974, « Les non-dupes errent ») :

« L'inconscient comme savoir dysharmonique est plus étranger à une femme qu'à l'homme. [...] Il lui est étranger parce qu'il lui vient de l'hom-

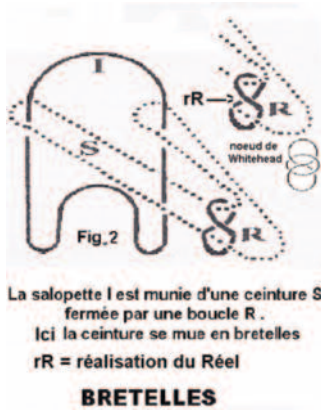
3 L10, 14.11.1962 : « Poussez un petit peu plus le fonctionnement, l'entrée de la clé, vous avez 'Que me veut-il ?' avec l'**ambiguïté** que le français permet sur le 'me', entre le complément indirect ou direct non pas seulement 'que veut-il à moi ?', mais quelque chose de suspendu qui concerne directement le moi qui n'est pas 'comment me veut-il?', mais qui est 'que veut-il concernant cette place du moi' ».

4 Étymologie (xix^e siècle) : de l'arabe maghrébin *chouya*, de l'arabe classique *شويش* *šwayyit*, diminutif de *شيء* / *šaj* / (« chose »). L'objet 'a' s'énonce du 'partitif'.

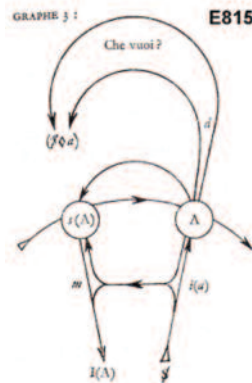
5 Lacan ; L11, 29.1.1964 : « Que Freud ait doublé le mythe d'Hamlet où ce que porte le **fantôme**, c'est (il nous l'accuse lui-même) le poids de ses péchés, le Père — le Nom-du-Père — soutient la structure du désir avec celle de la Loi. Mais l'héritage du père, c'est celui que nous désigne Kierkegaard, c'est son péché. Et le **fantôme** d'Hamlet surgit d'où? Sinon du lieu d'où il nous dénonce que c'est 'dans la fleur de son péché' qu'il a été surpris, fauché, que loin de donner à Hamlet les interdits de la Loi qui peut faire subsister son désir, c'est d'une profonde mise en doute de ce père trop idéal qu'il s'agit à tout instant. »

me [...] de l'homme dont elle rêve [...] Mais une femme conserve, si je puis dire, un petit peu plus d'aération dans ses jouissances. Elle est moins échan-crée contrairement à l'apparence. »

Melman évoque aussi la jouissance du toxicomane. Celui qui est addict, l'est à un certain objet. Partant, il importe de mesurer les conséquences de tout cela. Et puisque nous sommes sur le point de nous embrouiller il est temps d'aller voir ce qu'il en était du 'grand Autre' chez Lacan.



Extériorisation du sujet sR ;
rR : réalisation du Réel.



Lacan : Graphe de la page 815 des Écrits.

Reportons-nous au graphe de la page 815 des Écrits pour y repérer le grand 'A' tel que situé à l'intersection du 'réseau de emplois' (imaginaire) et de cette partie de la chaîne signifiante que Lacan désigne comme la ligne du signifié (symbolique) [sI]. Par opposition : à la ligne de l'énonciation (et donc du Réel), qui, elle, se situe à l'étage supérieur du graphe et situe la pulsion ($\$aD$).

L'Autre est un lieu. Il est le trésor des signifiants, sorte de sac de peau supposé 'comprendre' et donc contenir le corps. Le corps avec ou sans ses extensions, à savoir : le sein, la voix, le regard, l'étron, l'ouïe, etc. Avec cette restriction qui est que l'Autre souffre d'incomplétude. Le grand 'A' ne comporte par le signifiant qui lui permettrait de 'se comprendre lui-même'. Aha ! Dans ce cas le grand Autre serait donc châtré comme ~~La~~ femme !

J'aurais quelque difficulté à argumenter cette équivalence chez Lacan à moins d'admettre que l'Autre c'est Dieu, au même titre que les corps divinisés et glorieux qui pullulaient dans l'Antiquité. De surcroît, Lacan insiste sur le fait que l'objet petit 'a' n'est pas un signifiant et donc ne figure pas dans le grand A. Or, on sait que le pervers prétend le contraire. Le voyeur introduit le regard dans l'Autre. Il lui faut un grand Autre complété de l'objet. Melman assimile fréquemment le grand Autre à une machine, ce qui nous incite à remplacer la machina : par un lecteur de disquette. L'exigence du pervers est que le lecteur en question soit livré avec le CD ou le DVD qui va avec. Non mais ! Pas de séparation, de clivage par conséquent, entre maman (le grand Machin) et son sein (le petit 'a').

Au bout du compte cela nous conduit-il à considérer avec Melman qu'il y aurait deux sortes de grand Autre ? Le grand Autre barré : \bar{A} , et le grand Autre non-barré. Mais à condition d'assimiler la position religieuse à une perversion. Dans cette perspective il y a lieu de penser que Dieu doit nous fournir non seulement la machinerie et son mode d'emploi mais que, de plus,

6 Le 26.2.1964 (L09), comparant la **fonction géométrale** de la perspective **anamorphique** dans le tableau dit des 'Ambassadeurs' de Holbein (pied-croix), à celle : pulsatile (et 'à la gonfle') du fantôme phallique, Lacan évoque la valeur « symbolique de la **fonction du manque** » (-φ). Dans sa lancée, il souligne la nullibité du personnage du peintre dans le tableau des 'Mennines' de Vélasquez, et dit que c'est le fantôme du sujet (-φ) : dans la mesure où il est invisible pour tous les personnages présents dans la représentation. Le 11.5.1966 (L13) il désigne comme « fantôme du sujet », la présence du 'tableau dans le tableau' que constitue le portrait du roi et de la reine, visible au fond de la pièce. Effet, à comparer à 'la scène sur la scène' dans Hamlet et la sorte de réalisation du Réel (rR) qu'elle restitue.

7 Il va sans dire que ce texte vient chatouiller Melman du côté de son transfert à Lacan et de ses démêlés avec la féminité. A supposer que l'élue de son cœur ait été une 'Sugar-baby', face à elle il n'a pu se poser que comme 'Caramel-man' ; sans omettre le 'calame' qu'agrémente son sceau ©. Mais « la mise en doute de ce père trop idéal » peut toujours attendre. Quant à Lacan, s'il est vrai qu'il a tenté de « faire le nœud à partir de sa tresse à elle », il est probable qu'il n'a su produire qu'un macaron, qui, après la perte de ses deux ailes J L, a été à l'origine de sa ruine.

il est tenu d'y joindre la foi (ou le type d'âme) ourcourante qui va avec. Songeons que Lacan a toujours représenté topologiquement l'objet petit 'a' par un disque. Il semble, que selon Melman, les obsessionnels nieraient l'existence de l'Autre affligé d'un manque⁶ et pencheraient aussi du côté du grand Autre non-barré ([TP] » p. 244) :

« Il n'y a aucune raison que l'objet a soit un objet perdu/.../. C'est un objet qui est là dans l'Autre./.../ C'est quelque chose qu'éprouve particulièrement l'obsessionnel et qui l'encombre. Dans l'Autre c'est plein de merde. »

Mais il y a aussi les homosexuels ([TP] » p. 242) :

« On ne voit rien des tourments de l'homosexuel. Simplement pour lui il y a cette erreur de machinerie qu'il faut réparer, un point c'est tout ».

Sauriez-vous dire 'Violette' en glesbien ? C'est une langue que l'on parle chez les mingréliens. (БЕНЕВИША = Violette). Violet Trefusis est ma fiancée ! L'élue de mon cœur !

En revanche, je ne saurais le dire en pirahã. Au royaume de Lalangue : « Mon âme pour d'affreux naufrages appareille ».

Melman ne va pas jusqu'à dire que ceux qui courent après l'objet 'a' et en font une exigence, sombrent nécessairement dans l'errance et la connerie. Mais il serait intéressant de relire ce qu'il en dit ([TP] p. 282). Donc vive la récup. On nomme ça aujourd'hui : du recyclage. Notons que dans les deux camps adverses de la psychanalyse, ceux qui sont du côté du don et ceux qui prônent l'échange, en dépit de la partition du grand Autre qui les définit, la transmission de la psychanalyse freudienne se fait néanmoins correctement et donc il n'y a pas lieu de rechigner.

Pour entrer dans le vif du sujet je vous recommande la lecture d'un ouvrage intitulé Freud, qui vient de paraître et que l'on doit à Jean-Jacques Tyszler, ex-président de l'ALI (cf. note n° 21). Il y fait étalage de ses problèmes avec la judéité. Et peut-être même avec sa féminité. Mme Dolto, elle, assumait pleinement ses positions chrétiennes.

Mais à bien y regarder, dans l'un comme dans l'autre cas : ce qui change : quant au 'désir du psychanalyste', voire : quant à sa jouissance⁷, et en fin de compte quant à sa manière de conduire la cure, tient à très peu de chose. Ça nous permet d'augurer pourquoi jusqu'à ce jour cette question du désir du psychanalyste n'a été soulevée qu'avec des pincettes. Toutefois, il reste à examiner les conséquences, notamment cliniques, de tout ça.

Sur le plan pratique ceci me conduit à débarrasser tout un sac de nœuds qu'il s'agit d'aborder, comme dans une analyse, par l'examen de la demande initiale.

o _ o

Passé ce premier temps, l'instant de voir ce qu'il en est de la demande d'amour et des coordonnées de la situation, il y a le temps pour comprendre : quelle sera la manière la plus appropriée de faire avec ; avant de conclure, comme c'est aujourd'hui le cas la plupart du temps, sur la nécessité d'y répondre (à cette demande).

Position que Lacan a d'emblée contestée, et il a étayé par la suite son refus en disant que de toute façon ce qui est demandé : « c'est pas ça ». L'analysant me demande que je lui refuse l'offre de ce qu'il demande parce que 'ce n'est pas ça'. Or, vu l'intrication actuelle des pratiques, des circonstances et des situations, l'analyste, ou supposé tel, est convié régulièrement à titre de supplétif de l'institution : 'la Sécurité Sociale', institution chargée de

veiller sur la santé physique, économique et psychologique de tout un chacun. À partir de là les psychanalystes sont désormais voués au service de la demande d'amour. Et ce que l'on exige de leur part c'est toujours plus d'empathie. Il s'agit de donner de leur temps, mais dans les limites toutefois du budget.

Dans ce cadre, ce qui explose dans les groupes de clinique psychanalytique où l'on en débat, ce sont les cas où l'intervention du psychanalyste a permis de dénouer (ou pas) telle ou telle situation. Quand il a réussi, il est donc très satisfait d'avoir fait sa 'b.a.'. Si l'un en plus du groupe, ou le supposé superviseur, a le malheur de rappeler que la demande 'on s'en fout', on voit aussitôt ceux dont la demande d'amour n'a pas été sanctionnée par une 'fin de non-recevoir' dans leur propre cure, se hâter de quitter ce lieu de perdition.

Ce que Lacan refusait avec toute l'énergie dont il était capable, c'était le rabaissement de la psychanalyse au rang de succursale de la psychologie générale. Avec l'insuccès que l'on ne peut que constater. De plus, le morcellement de l'institution psychanalytique encourage aujourd'hui la prétention des philosophes à débaucher la psychanalyse aux fins de la mettre au service de la recherche de la vérité. Dont on sait ce que Lacan en pensait (cf. mon exergue) Après-coup, nous voici responsables de ce que nous aurons fait de ce Lieu, de ce topos, de ce 'champ lacanien' où ce qui compte ce n'est pas de satisfaire à la demande mais de reconnaître le désir à l'œuvre dans le réel de la structure. Chose à laquelle Freud était déjà revenu (sur le tard), disant explicitement qu'il s'agit d'obtenir chez l'analysant une mutation d'une position de 'désiré' vers une position de 'désirant'. On est loin du compte.

Topologiquement, ça implique un changement de référent. Et c'est ici que ressurgit la divergence de départ. Charles Melman pose la question : qui reconnaît qui ? En quelle position situer celui qui reconnaît mon désir ?

Serait-ce cette position dominante (et donc jouissive) qu'on accorde au titulaire de la fonction du Nom-du-Père ? (ou celle du signifiant S_1 dans le discours du Maître). Maître qui tranche, sépare et dit 'non' à la demande d'amour.

Accessoirement, d'une manière moins glorieuse, et donc moins jouissive ou plus mièvre, l'analyste se porterait candidat à la posture (ou l'imposture) de celui qui viendrait – via le transfert – en position de quatrième et donc de 'synthème' dans un nœud borroméen à quatre. Bref, le recours à un Être, Dieu en l'occurrence, occupant cette position du Nom-du-père, serait inéliminable. L'échappatoire consiste à dire avec Lacan que l'essentiel n'est pas d'y croire mais de s'en servir (formule reprise par Melman : [TP] p. 278).

Lacan s'en tirait aussi avec une autre entourloupe lorsqu'il affirmait de manière péremptoire : « le psychanalyste s'autorise de lui-même ». Sur quoi il a fait de la surenchère en ajoutant : 'certes de « lui-même », mais aussi de quelques autres.' Ah, bon ? Faudrait-il compter le Bon Dieu parmi ces 'quelques autres' ? Dans cette optique disons que, dans un jury de passe, Dieu (ou l'Esprit Saint) est le pas plus d'un⁸ qui est censé inspirer les décisions visant à coopter le passant en le nommant, à en faire un Élu, ou au contraire à le rejeter dans la Géhenne des sans-nom. Pour ces mêmes raisons : aux C.C.A.F. le jury a finalement décidé prudemment : qu'il n'y avait pas lieu de procéder à une telle nomination. Alors même que la plupart des membres du jury s'était prêté – au préalable – personnellement et avec succès à cette pro-

⁸ Lacan, L18, 17.3.1971 , : « Chaque fois qu'il s'est agi du monothéisme par exemple, ce n'est pas pour rien que Freud vient échouer là, c'est qu'il y a une fonction tout à fait essentielle qu'il convient de réserver comme étant à l'origine à très proprement parler : de l'écrit. C'est ce que j'appellerai le **pas plus d'un**. /.../ C'est d'une façon tout à fait originelle que le pas

plus d'un se pose. Sans *pas plus d'un*, vous ne pouvez même pas commencer à écrire la série des nombres entiers. Je vous montrerai ça au tableau la prochaine fois. Faut qu'il y ait un 'un', et puis que vous n'ayez plus ensuite qu'à la crever la bouche en rond chaque fois que vous voulez recommencer, pour qu'à chaque fois ça fasse 'un de plus', mais pas le même. Par contre, tout ceux qui se répètent ainsi sont les mêmes, ils peuvent s'additionner. On appelle ça la série arithmétique. » Ce *pas plus d'un* -en tant que fondateur d'un certain type de lien social- se nomme le maître. Il semble qu'il soit totalement absent dans une langue comme le pirahã.

cédure. Claude Conté, dans *Le Réel et le sexuel*, s'en explique longuement (1992, Pt Hors Ligne, pp.270-71). D'autant que le pas plus d'un en question se trouve parfois mal inspiré. Ainsi Melman regrette qu'à l'issue de la passe d'un sujet pervers le jury ait cru bien faire de l'écartier. Alors qu'on avait eu – dans sa passe – le témoignage que l'intéressé avait parfaitement réalisé dans sa cure ce qu'il en était de sa propre structure subjective. Se peut-il que l'Esprit en question soit parfois frappé d'inattention ou carrément affligé d'unbeuves ? Or, là où Charles Melman fait état de son embarras et où il propose des lignes de réflexion, les carolingiens, eux, prennent tout ça pour paroles d'évangile et proposent, dans leurs productions écrites, diverses consistances. À retrouver dans la transcription de leurs contributions dans les 'Matinées lacaniennes'. Il serait toutefois trop long de justifier ici un tel jugement.

o _ o

Dans son séminaire 1985-1986, Charles Melman énonce un certain nombre de propositions cruciales dont voici un lot de cinq :

- 1) Tout sujet est titulaire d'un symptôme qui peut revêtir diverses couleurs : hystériques, obsessionnelles, perverses, etc.
- 2) Le but de la cure c'est « d'aider l'analysant à se servir de son symptôme » ([TP] p. 15).
- 3) L'analyse du rêve est susceptible d'être finie ([TP] p. 173, 210 & 222).
- 4) Un rêve se construit sur un impossible. (L'impossible du rapport sexuel. Chose qui résulterait, selon Lacan [le 28.2.1968], de ce que Freud a postulé que l'inconscient ne connaît pas la contradiction.)
- 5) Ce que l'on transmet n'est jamais que du Réel⁹ ([TP] p. 195 & 197).

Tout ceci nous conduit à faire encore un pas à reculons dans son séminaire et donc de passer au chapitre XI, où il est question, entre autres, du Rêve de l'injection faite à Irma. Ceci fait suite à l'examen du rêve Autodidasker qui, à lui seul, occupe trois chapitres (le 7, le 8 et le 9). À l'époque de ce séminaire, Melman aurait pu connaître le livre de Denis B. Klein, *Jewish Origins of the of the Psychoanalytic movement*, qui date de 1981 et dont je me suis inspiré pour écrire un chapitre sur 'Freud Franc-maçon'; chose qui est parue en 1996 dans mon livre : *Qu'en dura-t-on ?* J'y faisais état de la coïncidence probable entre la date de ce rêve inaugural de Freud et un événement de sa vie privée omis par ses biographes. Il s'agit de la sorte d'examen, d'enquête, de la part des représentants de la branche viennoise du B'nai B'rith, enquête dont il a été l'objet la veille du rêve. La présentation que Charles Melman fait de ce rêve met en valeur un certain nombre d'éléments que je n'avais pas exploité dans mon propre compte rendu. Sans préjuger de la pertinence du commentaire 'carolingien' du rêve, permettez-moi de pointer ici un certain nombre d'éléments d'un grand intérêt.

Ce rêve prend prétexte d'un certain nombre d'incidents de la vie professionnelle et familiale de Sigmund Freud afin de masquer ce qui constitue l'**actuel** de son émotion. L'enquête, la 'visite d'embauche' qu'il vient de passer en quelque sorte, donne lieu d'habitude à un compte rendu produit par trois enquêteurs, parmi lesquels vraisemblablement des amis ou des connaissances de Freud, et dont il se moque dans le rêve, vu le décousu de leurs propos. Sigmund a eu un 'parrain', et donc quelqu'un qui a proposé sa candidature. Les enquêteurs s'inquiètent de connaître les motivations de l'intéressé et

⁹ Ce 'Réel' Melman nous en donne une approche à partir de la notion de traumatisme ([TP] p.17) : « Le traumatisme –moment où se constitue à proprement parler l'existence- n'est rien d'autre que le moment où se met en place cette zone opaque que constitue le Réel et que se met à commander un jeu métaphoro-métonymique qui, de façon énigmatique, ne parle plus que de ce Réel. » S'agirait-il du 'Traumatisme de la naissance' selon Otto Rank?

ce qu'il pense pouvoir apporter à la communauté dans laquelle il postule d'entrer. La réponse est toute trouvée : ce qu'il apportera ce sont ses œuvres, autrement dit ses « enfants ». Ça tombe bien : Martha est de nouveau enceinte.

Toutes choses qui ont leur reflet symbolisé dans le rêve, et qui me permettent de les lire et lier à un niveau périnatal. Notamment le terme Lösung qui désigne certes la guérison des maux d'Irma, mais surtout le dénouement, l'issue de cette entrevue avec les enquêteurs, sans oublier le 'délivre' dont Freud était né 'coiffé'. Issue dont le couperet ne sera pas immédiat puisque Freud ne sera vraiment reçu (et donc initié) que presque deux ans plus tard. Il y a aussi dans ce rêve des points clefs qui ont trait aux caractéristiques des personnes et de la référence GPS du lieu où se déroule l'échange des propos. Melman s'attarde d'abord sur le terme kunstliche Gebiss, dentier artificiel, mais aussi objet-volant ('a') non identifié, que Freud met dans la bouche d'Irma pour l'empêcher d'articuler, alors que, à le prendre au propre, il s'appliquerait bien plus volontiers à un de ces barbons qu'il a rencontré. Mais il est certain qu'il y a lieu de considérer aussi cette expression dans son acception au figuré. Au sens où Freud a été averti que pendant toute une année il serait réduit au silence et donc privé de parole en Loge. Dans la langue périnatale ça se nomme une 'tossote'. Le Kahlenberg, le mont chauve, est évoqué itou, mais ne vous fait-il pas penser à un mont Vénus bien rasé ? Et puis il y a ce Vergnügunglocal, « local prévu pour les fêtes, pour les réjouissances, pour y prendre du plaisir (Vergnügung) », selon Melman ([TP] p. 212). À y substituer le terme d'Agapé (présent dans l'expression 'Éros et Agapè') ça nous plonge dans la salle préposée aux agapes, et donc aux ripailles maçonniques. Local insigne au même titre que les latrines et les cuisines autour d'un Temple. Pour peu que ce local fasse aussi office de parvis, d'additus ad antrum, de salle d'attente, au Temple en question, on s'explique que Freud ait pu y observer quelques objets ou figurations d'origine égyptienne. Ainsi que des colonnes qui lui rappellent les Propylées d'Athènes.

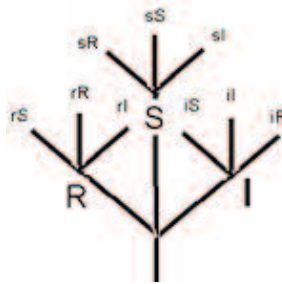
L'entrejambe du Temple. Toutes choses mentionnées dans le récit du rêve et qui attirent l'attention de Melman sans qu'il s'en émeuve pour autant. Alors que, même s'il n'est pas lui-même adepte de la maçonnerie, il a certainement connu tout un lot d'analysants de tout grade et de toute obédience susceptible de lui fournir les paramètres de la chose. On ne dissimule rien à son analyste.

Il est aussi question dans ce rêve d'une palpation sous le manteau, mais ici j'en suis réduit à des suppositions. Avant qu'on n'accorde la prêtrise chrétienne à un postulant il y a lieu de s'assurer qu'il s'agit bien d'un individu du sexe masculin. En était-il de même chez les futurs membres du B'nai B'rith ? Si c'était le cas, cette palpation dans le rêve cesserait de constituer une sorte d'absurdité. Non seulement Freud a été mentalement déshabillé mais – de surcroît — on l'a tripoté.

o _ o

Bref, je pratique la psychanalyse et je suis attentif aux interprétations que l'inconscient me propose. Sous forme parfois de bribes mais il convient de posséder une orientation, une formation (de l'inconscient), et donc une curiosité, dont l'absence est semble-t-il aujourd'hui la règle chez les psychanalystes (« notre résistance au savoir » : ([TP] » p. 12), ainsi que le constate Charles Melman.

Or, voici une sorte d'arbre, d'arbre du Paradis, que Melman s'applique à déchiffrer, telle une 'pierre de Rosette' ([TP] p. 38 & 39). Il s'y adonne aussi à cœur joie dans la dernière partie de son séminaire où il parle du souvenir-écran, et je ne suis pas mécontent de pouvoir ici l'épauler dans ses cogitations.



L'arbre de la
Triméthylamine

10 Lacan, Livre I, [L01], 7.4.1954 : « Un être humain, /.../ est né dans un certain état d'impuissance, et /.../ très précocement les mots, le langage, lui ont servi à quelque chose. Ceci est hors de doute. » Tout ce qui n'a pas été symbolisé après le stade du miroir sous forme de souvenir-écran, réapparaît un jour ou l'autre dans le Réel. Certitude qui -chez lui- a été probablement renforcée : suite à sa fréquentation de la consultation de néonatalogie du professeur François Forestier. Ce dernier vient de me confirmer que les fœtus mâles ont des érections attestées à partir de la 18ème semaine de gestation. Probablement sous l'influence de l'état hormonal de leur maman.

'Curiosité' carolingienne susceptible de s'appliquer au déchiffrement de ce que le fondateur de l'Association Freudienne Internationale, à la suite de Freud, nomme ([TP] p. 220) : « la chimie des syllabes (Silbenchemie) ». Discipline où un brin de dyslexie, ainsi qu'une lampée d'élixir puisé au chaudron de la Kabbale, (sans oublier l'ombre portée sur le mur du langage que projette la prématurité à la naissance selon Bölk)¹⁰, aide à s'y retrouver. Lacan transforme l'arbre de la triméthylamine en un portique où il inscrira ses iS, sR ; rI, sS ; rR ;

iI, etc. et ça ressemble à un tableau de Mendeleïev de l'inconscient. Un arbre de la connaissance.

Mais il est une manip à laquelle Melman ne s'autorise pas, alors qu'il dispose de tous les éléments qui l'appellent. Dès lors qu'il entrevoit que le souvenir de Freud est une *Verkleidung* : tout est dit. La scène inaugurale, dont le rêve, en tant que souvenir-écran, est la transposition, l'*Entkleidung*, la couverture-écran d'une scène de nudité, de strip-tease, voire de tripotage.

Scène à reconstruire et qui daterait de la période postnatale de Sigmund Freud juste avant le couperet forclusif du 'stade du miroir'. Il convient ainsi de lire sous les signifiants du rêve les signes, dont la collection constitue cette *Entkleidung*.

Melman parle de la « différence entre signe et signifiant » » ([TP] p. 250), mais n'en fait pas le même décryptage. Bref, Freud découvre la nudité de sa mère, avec ce quelque chose de noir qui borde son entrejambe, et il en pisse de plaisir ; car il est là de plain-pied avec le Heimatsort ([TP] p. 312), sa patrie initiale, dont il a toujours eu la nostalgie. Tout en cultivant le regret de n'avoir pas été en mesure, lui Sigmund, « de satisfaire tous ses besoins » ([TP] p. 314), s'agissant de ceux de sa mère et non pas l'inverse. Mystères de la sexualité précoce.

Au cours de l'épisode des jeux érotiques de Freud avec sa cousine, l'objet petit 'a', le plus-de-jouir, est là en position tierce. Sous la forme de cette fleur de pissenlit nimbée de jaune d'or ; fleur qui fleure la jouissance de la défloration, mais au prix de la culpabilité.

Ce qui demeure, Lacan y insiste, (L15, le 28.2.1968) c'est :

« Qu'il y a dans la copulation interhumaine ce quelque chose d'irréductible qui est précisément lié à ceci que vous ne la verrez jamais arriver à sa complétude, et qui s'appelle tout simplement le regard./.../ « Pour faire deux, il faut qu'il y en ait un troisième »./.../ « Jamais deux sans trois » ».

Ce qui est remarquable c'est que, dans le rêve de la Monographie Votanique Freud a recours à une exposition de la chose par le biais d'une sorte de dialogue impersonnel avec sa rate, substitut de 'lui-même'. Ce 'lui-même' qui le constitue. Quelque chose se perd. C'est sur la trace de cette 'perte' subjectale (22.1.1969) que portera, selon Lacan, un effort (canaille ?) de

retrouvailles avec une jouissance, mais elle ne saurait être reconnue que « par l'effet de la marque, que cette marque-même [®] y introduit la flétrissure d'où résulte cette perte ». C'est bien ce genre de phrase que déploie la sorte d'énigme que Lacan propose dans « l'Étourdit » : « Qu'on dise, reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ». Si ® est la marque dont s'habille Freud (cf. note 20 ci-dessous), alors Melman est en droit de penser qu'il était ni cucul ni mal nippé ([TP] p. 152 : « ni p ni q »).

Passons sur les notations de Melman relatives à l'éthique et sur ses imprécations contre les 'canailles'¹¹; ça fait partie de son rôle de chef d'École. Ça va de pair avec sa vision d'une cité idéale, platonicienne, ou régnerait le commerce équitable, etc. etc. Se peut-il que les obsessions de ses analysants aient pu déteindre – à ce point — sur ses propres vues ? À quoi attribuer cette porosité ? Par ailleurs, notons que Melman semble tenir fermement à ses prérogatives. En effet, nous discutons récemment sur nos âges respectifs et il me sort : « Puisque je suis l'aîné (d'un an) tu dois m'obéir ! » Et il n'avait pas l'air de rigoler. En la circonstance il a pris un risque énorme parce que ça se passait dans un hall et qu'on n'aurait pas manqué de nous entendre. Car l'unique réponse qui m'est venue c'était de l'ordre d'un : « Voudrais-tu que je te suçasse sine die ? » Or, je me suis tu, puisque c'est le genre de 'sortie' que j'évite lorsqu'il y a des enjeux transférentiels. Je considère, par conséquent que la supplique de Melman était en fait un aveu de qu'il s'est senti 'dérangé' par mon hystérie (je lui avais sauté au cou pour une bise [à la russe ?] l'instant d'avant !) Il est vrai qu'une association digne de ce nom est forcément un monde ordonné par un signifiant maître et suppose une hiérarchie ainsi que des rapports de domination. Au chef d'École : le droit de cuissage ! Et puis, c'est aux 'petits maîtres' de régimenter la piétaille. Telle est la logique instituée.

Vous voyez qu'aborder la jouissance du psychanalyste, et celle du transfert, est chose périlleuse et pourtant c'est le sujet de ma planche. La Jouissance phallique est insaisissable, sinon sous les espèces d'un nuage (voyez les estampes chinoises) ou d'un bain de signifiante.

Semblant, et donc mirage, qui devient dès lors le représentant non représentatif de la Jouissance phallique et de l'omnipossession. Bref, avec la triade de la Jouissance phallique : JΦ, de la Jouissance Autre : JA, et une troisième 'innommée' (que je nomme 'sémiotique' et que j'écris : J\$, alors que d'autres parlent de 'jouis-sens') nous avons là un champ d'exploration que Lacan nous a laissé en héritage, et ce grâce au nœud borroméen.

Encore une fois, il est hors de question pour nous de juger quiconque sur ses dires mais de nous instruire des variations sur le thème de la jouissance qu'il y a lieu de glaner ici ou là. D'où ceci, avancé par Melman ([TP] p. 9) : « Nous attendons en général de la psychanalyse qu'elle vienne servir la jouissance, sûrement pas qu'elle puisse la déranger ». Ainsi, il soulève la question de la jouissance dès le début de ce séminaire de 1985 et c'est à l'aune de ses postulats (ou de ses préjugés de départ) qu'on pourra évaluer ses développements ultérieurs sur la question, et plus spécialement sur la jouissance phallique. Jouissance phalli-i-ique ! Euh ! Euh ! Euh ! Et puisque la signification du phallus est un pléonasmе, elle rime forcément avec la nullibité¹²: phallique. Jouissance aussi insaisissable que le phallus lui-même. Phallus qui se dédouble¹³.

Mais alors, comment fait-on pour « déranger »¹⁴ cette jouissance ?

11 ([TP] p.243) : La canaillerie consiste « à faire prévaloir sa jouissance sur la vérité ».

12 Nullibité/Pierrick Brient : « Nous souhaitons préciser ici un signifiant curieux, rare sous la plume de Lacan et dans son discours. 'Nullibité' vient désigner le non-lieu de la lettre, puis de la jouissance, dans leur articulation au réel et au nodal du manque, comme nous essaierons de le montrer. »

13 Lacan Livre 10 [L10], « l'Angoisse », le 9.1.1963 : « Et cette **ambiguïté du un et du deux**, je pense que ceux qui ont simplement un peu de lecture savent que c'est une ambiguïté commune concernant l'apparition du phallus, dans le champ de l'apparition onirique, et pas seulement onirique, dans le champ du sexe où il n'y en a pas apparemment de phallus réel. Son mode ordinaire d'apparition est d'apparaître sous la forme de **deux phallus**. » Dans *Echo* (1989, 10/18, n°2034), Violet Trefusis met en scène deux jumeaux, beaux comme des dieux mais cons comme des bites.

14 Le terme 'déranger' figure aussi à la page 157 de [TP] sauf que le bas de page de mon exemplaire a été coupé d'origine par un blanc. Je lis donc : « Il est clair que le père, par sa fonction vient déranger cette relation qui pourrait être ... »

15 « Et, comme Esaïe l'avait dit auparavant : Si le Seigneur des armées (Sabaoth) ne nous eût laissé une postérité, nous serions devenus comme Sodome, nous aurions été semblables à Gomorrhe. (Romains 9 : 29). »

Lacan, quant à lui, disait que le Réel pouvait être dérangé. Mais il tire son inspiration de la Bible. Shabaoth¹⁵, le Dieu terrible ne cesse de se fâcher. En 1965, lorsque je suis entré en analyse chez Jacques Lacan, c'est bien ainsi que m'apparaissent les choses, avec ce codicille : qu'il y avait lieu de savoir quelle serait la « bonne manière » de jouir. Depuis j'ai su qu'un psychanalyste avait d'autres chats à fouetter.

Melman note correctement qu'en général les enfants repèrent très vite de quelle façon les adultes jouissent. Toutefois, à la préadolescence, la survenue de l'orgasme surprend, et il aurait parfois chez le garçon, selon Lacan, des effets ravageurs. De son côté, Melman part du postulat qu'une femme « sait », mais sur ce point j'ai tout de même des témoignages dirimants. Ainsi, dans la société victorienne, Virginia Woolf en est témoin, il n'était pas rare qu'une fille de vingt ans soit parfaitement dans l'ignorance du fait qu'un homme puisse désirer ; une fois levée cette ignorance, ce n'est qu'en un temps second qu'elle pouvait réaliser qu'elle est potentiellement 'objet de désir'.

Sans compter les bizarreries susceptibles d'intervenir qui sont de l'ordre de ce qu'il m'a été donné d'ouïr de la bouche d'une analysante.

Personne apparemment parfaitement insérée dans notre société de consommation, ayant eu deux enfants, exerçant une profession, saine d'esprit et qui prétendait néanmoins – dur comme fer — qu'elle n'avait pas d'utérus.

Conviction qui lui venait de son enfance où un médecin lui aurait prédit ça. Parole d'évangile. Or, il semble bien que ce manque incarné, cette négation d'organe, s'avèrent productifs à la génération suivante, puisque sa propre fille s'est présentée avec succès à la « passe » organisée par l'École de la Cause. « Ce qui est forclos du Symbolique réapparaît dans le Réel », disait Lacan. Ici il ressurgit sous forme d'une nomination réelle, produit de la passe.

Si une femme sait d'origine (mais qu'elle s'en cache bien), d'où lui vient ce savoir ? À ce propos, il y aurait lieu de commenter ce que Melman propose sur la 'réalité psychique', en tant que défense contre la castration ([TP] p. 273) et donc contre la 'vérité de la réalité' dont la rencontre serait – pour le sujet — source d'angoisse ([TP] p. 275). Formulations qui ont fait l'objet récemment d'une révision critique par Christian Fierens. En effet, à ce taux (τ) une femme, n'ayant plus rien à craindre du côté de la castration, n'aurait pas à se défendre et n'a donc que faire de la 'réalité psychique' et à son cortège d'interdits.

Si bien que ça expliquerait pourquoi 'ces choses-là' ('catleya & co') ont lieu, aujourd'hui, loin du climat de culpabilité qui devrait traditionnellement les entourer. On n'en est plus à sanctionner par de la peine prison la sorte de trouble à l'ordre public et d'offense aux mœurs que constituerait un baiser à la sauvette volé-donné dans la rue. Ce genre de conditionnement culpabilisant, dont témoigne la clinique freudienne, s'il existe toujours, n'est, en effet, plus guère de règle de nos jours carolingiens ; mais quid de la mutation de la culpabilité en angoisse ?

J'ai été ainsi témoin d'un échange se déroulant en pleine rue, où une 'nana'souhaitait à une paire d'amies un : « Bon après-midi », tout en s'adressant à leurs partenaires de baise : « Surtout ne leur faites pas trop mal ! » Comme quoi le 'mal' fait partie des réjouissances. Ça n'implique pourtant nullement quelque subordination ou domination infamantes. C'est un jeu. Jeu

à partir duquel nous devons faire : ‘cliniques’. À cette occasion il y a lieu de dire quelques mots relatifs à la jouissance féminine.

Le 1.3.1967, (L14), Lacan note que par-delà les « acrobaties érotiques » :

« Rien n’est plus précaire que cet entrecroisement des jouissances. S’il y a bien quelque chose que nous révèle l’expérience, c’est l’hétérogénéité radicale de la jouissance mâle et de la jouissance femelle ».

Il rappelle que l’amour, c’est : « Le don de ce qu’on n’a pas » pour souligner que :

« Dans la relation amoureuse, la femme trouve une jouissance qui est, si l’on peut dire, de l’ordre précisément du *causa sui*, pour autant qu’en effet ce qu’elle donne sous la forme de ce qu’elle n’a pas, est aussi la cause de son désir. »

A contrario, au cours de cette même séance, l’auteur des Écrits dit ceci à propos de la jouissance masculine :

« Que la défaillance phallique prenne valeur toujours renouvelée d’évanouissement de l’être du sujet, voilà ce qui est l’essentiel de l’expérience masculine, et ce qui fait comparer cette jouissance à ce qu’on appelle le retour de la petite mort. Cette fonction – év-à-nous-hissante — elle, beaucoup plus directe, directement éprouvée, dans la jouissance masculine — est ce qui donne au mâle le privilège d’où est sortie l’illusion de la pure subjectivité. »

‘Je bande donc je suis’. Il ne le dit pas mais il le dit quand même, à savoir qu’avec son cogito Descartes succombe à cette même « illusion de la pure subjectivité ». Ce n’est pas le cas d’une femme. Mais, nous ne pouvons pas faire ici l’économie d’un descriptif de ce qui serait un ‘destin’féminin. C’est ce que Melman entreprend à partir du cas Dora.

Cas dont Lacan a largement développé les tenants et les aboutissants par le biais, notamment, de son schéma L. Dora, alors qu’elle n’a que treize ans, dans un instant de voir, se saisit comme proie du regard amusé de deux garçons travaillant dans un commerce, où elle vient de pénétrer. Puis elle met un certain temps pour comprendre et admettre qu’elle est vouée à être la ‘boîte à bijoux’ de ces messieurs, ainsi que Melman le rappelle fort justement ([TP] » p.10). Mais de là à affirmer qu’au moment de conclure elle finit par se percevoir comme le phallus, comme le représentant de la représentation ([TP] *Vorstellungsrepräsentanz*¹⁶, p.58), le phénix des hôtes de ce bois, il y a une paie.

Or, ce même Charles Melman a l’air de refuser qu’une femme puisse se réaliser autrement que comme un déchet, dans l’équation sexuelle. À moins qu’elle ne bascule dans ce qu’il nomme ([TP] » p. 11) : « la forme perverse de l’hystérie ». Ceci en vertu de ce que : « l’inconscient de la femme/.../ cet inconscient, pour elle, est dehors/.../. Il est dehors et non dans son enveloppe corporelle »¹⁷. Ouah ! Ça laisse de la place pour un démon intérieur, et pour peu qu’elle ait eu la curiosité, ou l’inconscience, d’épouser un Valaque : la voici dotée d’un incubé à domicile. Il ne lui reste plus qu’à tricoter des cotes de mailles ou des ceintures de chasteté. Trêve de plaisanteries.

N’empêche que Les contes du vampire sont une lecture fort instructive en ce qui concerne la jouissance du corps des autres, et de la jouissance de l’Autre comme corps.

Sautant par-dessus la félicité de la jouissance ‘espérée’ et les braises de celle qui serait éventuellement ‘imposée’, je me contenterai de rappeler que

¹⁶ Lacan, L16, 30.4.169 : « La pensée est justement ce *Vorstellungsrepräsentanz*, cette chose qui représente le fait qu’il y ait du non représentable parce que barré par l’interdit de la jouissance. »

¹⁷ André Rondepierre m’avait légué une définition de l’inconscient qui faisait référence à l’intrusion de l’écrit, et donc de la lettre, dans le dire, mais j’aurais du mal à préciser où est le dedans ou le dehors dans l’affaire.

la jouissance Autre (JA), à savoir la santé, n'entre en ligne de compte que lorsqu'elle a été perdue. Le tout n'est que le **fantôme** de la partie, de la partie en tant que [réelle ?].

Or, voici que je fais un saut : de 'vampire' à 'fantôme'; car il m'a pris l'envie d'aller voir ce que Lacan déblatère à ce sujet. Rien que dans ses séminaires j'ai trouvé treize occurrences du terme 'fantôme'¹⁸ et c'est une véritable mine concernant la question de la jouissance. Qu'il ne s'agit pas de creuser au pied levé. Je suis prêt à en parler lors de la discussion. Non sans remarquer que Melman y a certainement puisé. Allons-y quand même, un tout petit peu. Commençons par la séance du 28.2.1968, où Lacan rappelle que : « Le couple n'est pas plus un tout que l'enfant n'est une partie de la mère. » Et puis, le 13.3.1963 (L22, RSI), et vous voyez que cette date n'est pas anodine (je collectionne les dates de ce genre), Lacan lâche toute une flopée d'aphorismes dans le style de ceux de De La Rochefoucauld (qu'il cite). Ici je ne fais qu'en colliger quelques-unes.

« Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir ». On voit aussitôt que l'amour c'est le fantasme qui accompagne tous nos jeux érotiques.

« Quand S ressort de cet accès à l'Autre, il est l'inconscient, c'est-à-dire ça, l'Autre barré. A »

« Désirer, donc, l'Autre A, ce n'est jamais désirer que 'a'. »

« L'amour est la sublimation du désir ». D'où l'équivalence entre fantasme et sublimation.

« Il ne serait pas question d'amour s'il n'y avait pas la culture.' »

« Il y a homologie entre ces failles de la logique et de la structure du désir ».

(L16, 30.4.1969).

Bref, n'en jetez plus, la coupe est pleine !

o _ o

En ce point il y a lieu d'examiner la façon dont Melman se débrouille avec le schéma des quatre discours et les conclusions qu'il en tire. Notamment quant à l'hystérique. Je m'en tiendrai là, pour ma part, vu que les pages défilent et qu'il y aurait évidemment mille autres problèmes à soulever à partir du texte de Melman (notamment la question des nœuds joliment initiée en début de séminaire). Sans compter les renvois que cela suppose, que ce soit à ses contributions passées (à son livre sur l'hystérie, par exemple) ou à celles produites au cours de ces quinze dernières années écoulées, qui nous séparent de l'an 1985, et où Melman a largement contribué à l'élaboration d'une clinique des nœuds.

Bref, considérant le discours de l'hystérique et la formule que Lacan en donne, Melman postule que l'hystérique refoule, abolit le signifiant Maître S₁. Ainsi que la fonction phallique qui va avec. Position qui lui permet de souligner ceci : « la femme/.../ c'est la ruine de l'homme » ([TP] p. 227). Je me suis frotté les yeux, mais l'explication vient de plus loin dans son texte où il y a lieu de distinguer au moins deux sources. La première est une expression qui lui vient de Freud ([TP] p. 314) via le rêve dit de l'Autographie botanique'.

Ensuite, la seconde source, c'est plus lourdingue car il s'appuie sur ce qu'il en est du 'discours du capitaliste', qui vient en plus de quatre autres. Certains ont cru qu'il ne s'agissait, ni plus ni moins, que du 'discours de

¹⁸ Une seule fois côté Melman ([TP] p.153).

l'hystérique'. ([TP] » p. 254). Ce discours est souché par Lacan sur la formule du 'discours du Maître' (tiré du de Magistro d'Augustin) non sans que l'on doive bidouiller la partie gauche de cette formule. De manière à ce que les lettres qui sont dans la case de l'agent et dans celle de la vérité : permutent. Ça donne la formule : $\$/S_1$. De fait, ce ne sont pas les lettres mais les cases, dont l'ordre s'inverse. Ça pourrait se lire : 'l'hystérique refoule la jouissance du maître, elle la « déränge ».' Où chercher la corrélation clinique de cette formulation ? Évidemment il y a le cas Dora. Elle soupçonne son père de vouloir la jeter dans les bras de monsieur K de façon à être libre de fricoter avec madame K. Elle fait tout ce qu'il faut pour 'déranger' les intentions et donc la jouissance de son père. Sauf que ce dernier est impuissant (il est dans l'Unvermögen) et que donc ça ne peut que rater. (Songeons au rôle affecté au terme 'impuissance' qui figure dans les formules lacaniennes) Et comme Freud penchait pour la même solution (Lösung) il s'est mis – par ricochet — dans la même charrette que le père de Dora. Pour ma part : écrire d'abord : '\$' (esse barré), puis, en dessous : '\$_1\$' (signifiant maître), c'est amorcer ce que Lacan nommera plus tard « la psychanalyse à l'envers ». Ce que pour ma part j'interprète en inversant la formule de Freud, qui devient : là où c'était 'Je' (S_1) [wo Ich war] doit devenir (\$) [soll Es werden]. Mais là nous glissons vers la psychanalyse glagolitique. Passer de la subjectivation au pulsionnel et à l'organicité nous ouvre à présent des perspectives insoupçonnées. À condition de croquer la pomme. La jouissance dans l'organique n'est pas évoquée comme telle par Freud, que je sache, alors qu'il était né 'coiffé'. Il se contentait de dire « l'anatomie c'est le destin ». De son côté Lacan a prêté une oreille attentive à ceux qui – de son temps — parlaient de 'jouissance d'organe'.

Jouissance de l'inconscient, puisque intimement liée à la libido, dont Lacan disait que ce serait un organe. Au sens aristotélicien d'un Organum, d'un pédoncule je suppose¹⁹. Le 28.2.1968 il va jusqu'à évoquer les « incompatibilités foeto-maternelles ».

Dans le séminaire de Melman la question de l'organicité versus psychogénèse est pointée à propos d'Irma. ([TP] p. 214). Il propose ainsi ([TP] p. 226) que : « L'hystérie c'est cette organicité que dévoile la chimie des syllabes ».²⁰ Et aussi ([TP] p. 219) : « La formule littérale de la triméthylamine, dans sa littéralité même, dit que ce sont les éléments de l'organicité qui commandent le fonctionnement de l'inconscient »²¹. Dont acte.

Il me faut tout de même ajouter, au terme de ce parcours sur la jouissance, le constat que le 'lacanien pour les nuls's' est enrichi de nos jours de quelques termes nouveaux.

À côté de 'l'indécidable', introduit par Lacan au titre de poil à gratter les cervelles (dont une approche quelque peu consistante mériterait qu'on se donne la peine de consulter un ouvrage tel celui de Jean Ladrière²², ne serait-ce que pour s'éviter de choir dans des conclusions hâtives), indécidable à propos de quoi une éminente topologue nous fait l'aveu qu'elle « n'y entrave que couic », à côté donc de cet 'indécidable' vont se greffer la 'théorie des cordes', les 'entrelacs de Hopf', les 'mouvements de Reidemeister', etc., qui viennent à présent tenir le haut du pavé à l'ALI, alors que manifestement un effort considérable d'évangélisation logico-mathématique et linguistique reste à faire au niveau de 'la base'. Or, l'enseignement de Lacan a œuvré au titre

19 Le terme de 'pédoncule' m'irait assez, dans la mesure où dans un champignon il fait pont entre le 'chapeau' et le sol (l'ombilic du rêve). D'autant que Melman use de l'expression 'pé-donc-qu' au moins à quatre reprises (p→q).

20 Dans le rêve *Monodidasker*, Charles Melman, l'auteur des *Travaux pratiques...*, note que le terme *Lasker* se prête à une transposition (en maths ça se dit une 'application') vers *Alex* (écrit : ALEKS), modulo un reste : la lettre R. A quoi j'ajoute qu'elle est omise et donc 'mise en valeur' ® pour en faire une marque (*trade-mark*) du sujet. Ce qui conviendrait le mieux pour phonétiser ® : ce serait *Rache*, la vengeance; vengeance dont Freud avait à revendre, notamment à l'égard de son père ; père dont la faillite, alors que Sigmund n'avait que trois ans, l'a conduit à quitter Freiberg pour Vienne et a été pour son fils une véritable catastrophe subjective. *Fons et origo* néonatale (et donc au futur antérieur) de sa *Sehnsucht der Heimatsort* ultérieure. Je revendique, pour ma part cette marque ® comme mienne, d'autant que le R en question est apparemment absent de mon nom. Sauf à l'écrire en cyrillique (glagolitique), et donc à le regarder ce R dans un miroir : Я = ia (comme 'ia' dans : Stoian). Lacan disait (L17, p.139) : « Le meurtre du père c'est la condition de la jouissance. » Thèse magnifiquement illustrée dans un livre tout récemment paru et intitulé (en français!) : *BEHIA*. Les directeurs de la Tchéka, du KGB, du NKVD, du KGB et du MVD (et donc de la police politique de l'URSS) ont été successivement tués avant d'être supplantés par leurs 'fils'.

21 Dans son *Sigmund Freud* (p.111-115), Jean-Jacques Tyszler rapporte le cas d'une petite fille de trois ans qui voulait absolument lui parler. Il lui fallait la fameuse 'historisation' dont parle Melman dans ses *Travaux pratiques...* après quoi basta ! Elle peut enfin dire : « j'ai tout oublié ». Il est difficile pour un psychanalyste de ne se considérer que comme un bloc de porphyre où seront gravées à jamais les révélations d'une gamine, et il se croit même obligé de parler de son art comme d'une « expérience de l'esprit » alors que le fait est d'une simplicité biblique : elle est venue, a parlé, puis elle s'en est allée allégée d'une tâche. De quoi avait-elle un besoin impérieux de témoigner ? Ça a tout l'air d'un souvenir-écran. La difficulté est de statuer sur ce que cèle cet écran de la forclusion néonatale. « Une histoire apparemment banale de séparation des parents », écrit Jean-Jacques. Ça tient en une seule phrase : « Il y a un invité chez maman, ils sont amoureux ? » Il n'y a pas de quoi en faire un fromage. À moins que ne vous prenne la fantaisie de vous interroger sur le GPS du lieu d'où une telle phrase pourrait s'émettre (certains diront ex-sister). La réponse c'est : in utero, bien entendu. Le critère du distinguo que pose notre jeune analysante est à chercher dans les humeurs de la mère (humeurs qui franchissent la barrière placentaire et viennent affecter le fœtus) : un coup c'est l'hormone du stress que connote l'intrusion

du père, proximité que madame ne supporte plus ; un autre coup c'est le flux des endorphines qui témoigne de la joie maternelle du fait de la 'visite' de son amant. A ce régime : « moi qui suis in utero je n'ai plus qu'à afficher ma bipolarité à venir. A moins que je ne puisse en parler à quelqu'un. Il est temps que je 'dégage' d'ici au plus vite. » Cette solution : *Lösung*, sera ultérieurement attribuée au père : « Papa dit qu'il faut qu'il dégage ». Ça c'est du futur antérieur ! Et ce n'est pas une parole en l'air : « C'est un gros mot », tient-elle à préciser. Le schibboleth du psychanalyste c'est ça : « Dégage ». Parole qui a valeur performative. Tyszler, bénit soit-il, ne va pas jusques là, mais il reconnaît 'le motif' et 'fait passer le mot'.

22 Jean Ladrière : 1957 ; *Étude sur la signification du théorème de Gödel et des limitations internes des formalismes et des théorèmes apparentés dans la théorie des fondements des mathématiques*, Louvain ; E. Nauwelaerts édit ; Paris : Gauthiers-Vilars édit., 716 pages in quarto.

d'un conservatoire de nos humanités. Qui se souvient de ses exposés sur : 'protase et apodose', sur les 'diagrammes de Venn', le 'carré logique' d'Aristote avec son prolongement par Pierce, les variétés stylistiques en poétique, le futur antérieur chez Freud et chez Lacan, sans compter les moyens mnémotechniques relatifs aux prépositions qui gouvernent l'accusatif et le datif en allemand (aus, bei, mit nach, seit, von, zu ; durch, für, gegen, ohne, um, wieder) ou les conjonctions de coordination en français (Mais où est donc Ornicar ? Mais, ou, et, donc, or, ni, car), Sans oublier ceux qui portent sur la liste des syllogismes : « Barbara, Celarent, Darii, Ferio », et que sais-je encore ? Alors que des adultes normalement instruits, à la mélodie près de l'O qui ondule et les berce, peinent aujourd'hui à déchiffrer un vers tel que : « Le sang vermeil éclabousse : l'orfroi ocellé de l'oblat orant sous l'ogive », puisqu'à la limite aucun de ces termes ne leur est connu. Il est vrai que le dégraissage incessant des programmes scolaires ne les invite pas à y aller voir. Pis encore : qui saurait priser comme il se doit le velouté divin des rougnolles du 'Dormeur du val' et l'exquise douceur du baiser de la mort ? Quid d'une 'clinique psychanalytique' dans ce cadre ?

Je vous remercie pour votre attention. Je vous rends la parole.